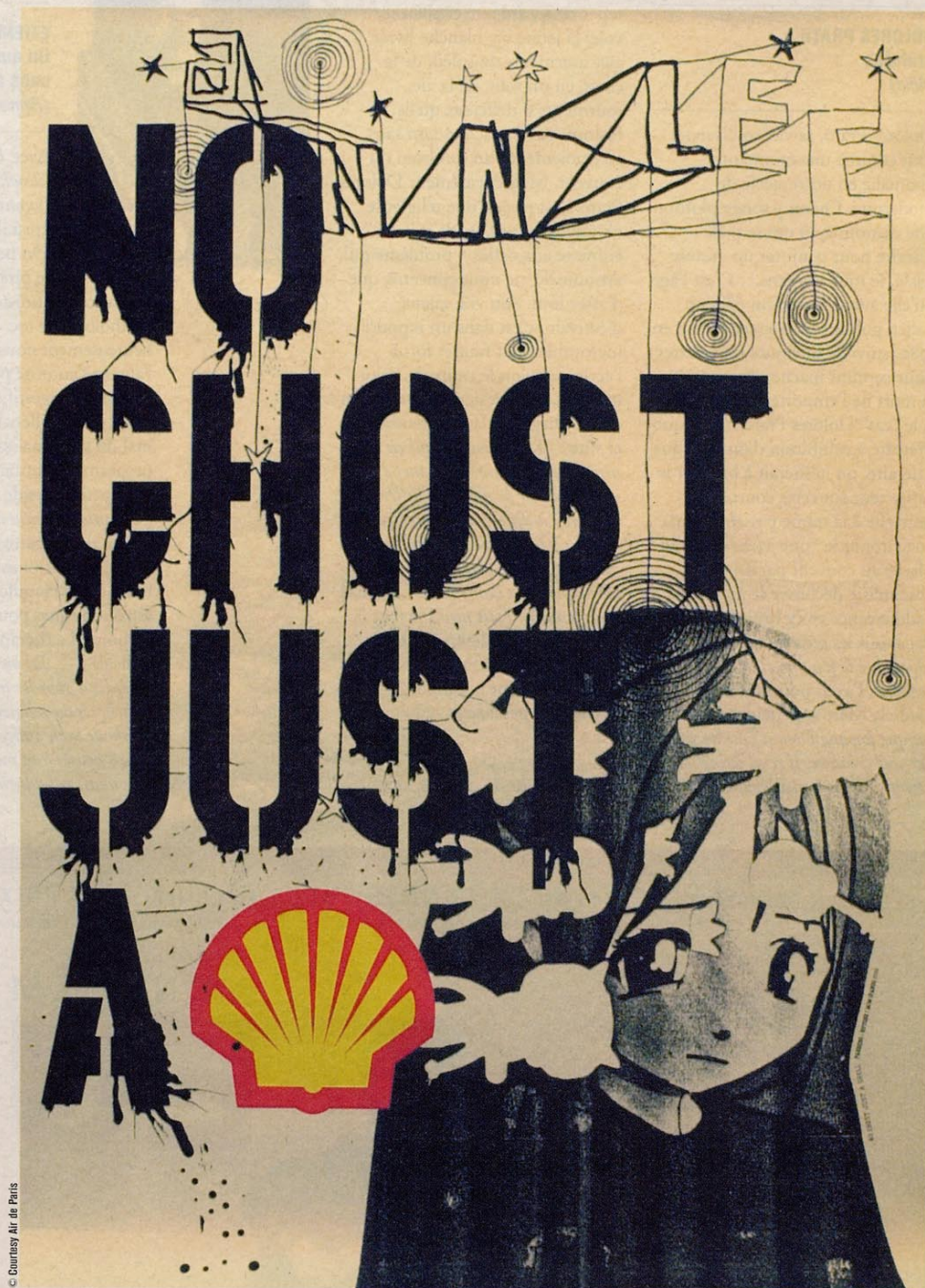


**A Genève, une rétrospective consacrée à Philippe Parreno s'interroge avec une rare justesse sur le vrai sujet de son œuvre : qu'est-ce qu'une exposition ?**

**G**irlfriend in a coma, l'avant-dernier livre de Douglas Coupland, raconte l'histoire d'une jeune fille qui explique à son frère qu'elle voit l'avenir du monde, distinctement, qu'elle connaît le futur. Et que, pour cela, elle sera punie. Elle lui dit aussi qu'une lettre l'attend, cachetée, pour le cas où il lui arriverait malheur. Plusieurs mois après qu'elle est tombée dans le coma, son frère ouvre la lettre, qui se termine par cette phrase : *"One thousand pictures falling from one thousand walls"* ("Mille images tombant de mille murs").

C'est cette phrase qui sert de titre à l'exposition genevoise (au Mamco) de Philippe Parreno, artiste français né à Oran en 1965, dont on s'est gaussé ici et là de son choix affirmé pour des œuvres réalisées "en collaboration" – avec Dominique Gonzalez-Foerster et Pierre Huyghe à l'ARC, plus avant avec Pierre Joseph et Bernard Joisten, avec Liam Gillick au Magasin, avec Rirkrit Tiravanija ou Douglas Gordon dans *Vicinato*. La vision cauchemardesque de ces milliers d'images tombant de milliers de murs (suivie de la mention froidement rétrospective "1997-2000") en dit long sur sa réflexion à propos de l'exercice monographique, genre auquel Parreno s'est pourtant féroce-ment opposé.



© Courtesy Air de Paris

**hors  
champ**

Longtemps, en effet, il a considéré les invitations à exposer comme des moteurs permettant de développer des projets : les œuvres naissent en somme des invitations, cadrées par des lieux, des budgets, des rencontres – autant d’attentes qu’il comblait en les décevant. Il lui est apparu que la dictature de cette loi de l’offre et de la demande demandait à être combattue : désormais, ses travaux apparaissent dans une indifférence parfaite aux sollicitations – et n’apparaissent pas s’il n’a rien à dire. C’est cette économie nouvelle qui lui permet aujourd’hui d’aborder “l’exposition”, en l’occurrence monographique et forcément rétrospective, avec une sérénité qui explose littéralement dans la présentation genevoise. Plus qu’une commode, et pour tout dire un peu falote, thématique “art et cinéma” où, de toute façon, ses œuvres finissent toujours par être rangées, il serait temps de comprendre ce qui est au cœur de l’activité de Parreno : “l’exposition”. C’est quoi, une exposition ? Quel statut y ont les œuvres ? A quoi ça sert ? Que fait-on des formes inventées par les artistes, comment se débrouille-t-on avec leurs idées ? Combien de temps ça doit prendre, que viennent y faire les gens, à quoi ça rime ? A quel besoin ça répond ? Voilà le sujet de ce travail – et ce depuis son origine, à la fin des années 80.

Voici donc ce qu’est cette exceptionnelle exposition genevoise : une mise en scène de travaux existants, à la fois singularisés et fondus dans une conception globale d’un événement composé comme un conte moderne, une fable théâtrale faite d’électricité, de temps, de lumière et de poésie. Il faut bien avoir la conscience de Philippe Parreno pour penser qu’il aurait été ridicule de projeter ses œuvres dans de simples “black cubes” (versant adapté à la mode vidéo du “white cube”) : Harald Szeeman à Venise et finalement tous les autres commissaires et conservateurs s’en accommodent sans se poser de questions. Mais ces milliers d’images tombant de milliers de murs dans un mouvement d’abandon méritaient un peu plus. En l’occurrence, un agencement quasi psychotrope, un parcours matérialisé au sol par une simple marqueterie de moquette, figuration peut-être d’une circulation, celle du son, qui fait coulisser la voix de synthèse d’Ann Lee (présentée dans la première salle) vers le riff de guitare

**Que fait-on des formes inventées par les artistes, comment se débrouille-t-on avec leurs idées ? Que viennent faire les gens dans les expositions ? A quoi ça rime ? A quel besoin ça répond ?**

commandé à Angus Young qui déchire littéralement, plus loin, un espace gris perle où défile un film. Et encore, un plan fixe sur un terrain vague, la nuit, où peu à peu une lumière meuble révélera des sacs en plastique colorés accrochés aux branches d’arbres morts. Comment créer un récit animé dans un plan fixe que seuls modèlent le souffle du vent et les variations de l’éclairage ? Comment réanimer un film dans une salle où la lumière se fait soudain pour laisser place au générique : en l’occurrence une photographie encadrée (par Inez van Lamsweerde), accrochée sur un mur latéral, à regarder aussi longtemps que le film ? Parreno avance l’idée que dans la société du spectacle, le générique est l’horizon inavoué de l’œuvre, de l’exposition. Rarement, dans une exposition à laquelle des films impriment forcément une durée, le

spectateur aura aussi purement et simplement perdu ses repères temporels – jusqu’à peut-être rester longtemps dans cette salle fort éclairée, aux murs vides, tapissée au sol d’une impeccable composition de moquette figurant l’ombre d’une porte-fenêtre entrouverte, qui n’existe pas dans l’architecture du lieu. Peut-être y a-t-on aperçu la découpe d’un personnage qui attend, accoudé au balcon, un personnage dont le portrait serait à trouver dans *Anna Sanders*, un magazine qui brosse *en creux*, justement, le portrait d’un personnage en attente d’une biographie, d’un scénario, d’une histoire, et dont un exemplaire est abandonné par terre. Plus loin il y a encore *Vicinato 2*, discussion filmée sur le rocher monégasque, errance de personnages songeant à l’absurdité de leur fonction, et il faudra bien pousser les portes battantes qui rejettent le spectateur dans le réel – du musée. Voilà. C’est une exposition comme un parcours, comme du temps distribué autrement, charriant dans sa légèreté et la maîtrise redoutable de ses effets spéciaux toute la gravité de notre présence au monde, l’exigence qu’en implique notre conscience et la faculté de l’art, sinon d’y construire une alternative, du moins d’en aménager les lignes de fuite, *autrement* – dans un langage spécifique.

**Eric Troncy**

*Exposition Philippe Parreno One thousand pictures falling from one thousand walls, 1997-2000 jusqu’au 21 janvier 2001 au Mamco, 10, rue des Vieux-Grenadiers, 1205 Genève, tél. 00.41.22.320.61.22.*